LÉGENDE.

MAGUELONNE.

I.

C'EST une histoire bien connue dans le Midi que celle de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne.

Quel paysan du Bas-Languedoc n'a lu ou entendu raconter cent fois les amours de la fille du roi de Naples et du fils de Jean de Cerise ? Et quel enfant, si jeune qu'il soit, ne peut montrer du doigt les deux étoiles auxquelles on a donné le nom des deux amans ?

Sept ans Maguelonne fut séparée de Pierre sur la terre, et le même temps s'écoule avant que les deux astres, leur symbole aux yeux du peuple, se réunissent dans le ciel.

Une poésie mystérieuse et tendre se rattache à ces noms de Pierre et Maguelonne, quand on songe que le pâtre, la nuit en levant les yeux, les prononce tout bas avec une sorte de respect, et qu'alors la pensée naïve de ce pâtre se porte sur ces deux êtres si loin de nous à travers les siècles, et dont les amours trouvent encore un écho dans le cœur du pauvre qui les redit en souriant.

Or, c'était, dit la chronique, longtemps après que la foi de Notre-Seigneur J.-C. eut pénétré dans les Gaules, que régnait en Provence l'illustre comte Jean de Cerise, lequel avait épousé la fille du noble Alvaro d'Albefa.

De leur hymen était né Pierre, qui, élevé comme l'étaient tous les fils de preux dans ces temps de glorieuse mémoire, devint fameux par son adresse dans les armes. Le comte et la comtesse n'ayant d'autre plaisir qu'en leur fils, contens de le voir si vaillant et si sage, donnèrent un tournoi où de nombreux chevaliers de tout pays firent grandes prouesses ; mais pas un ne put vaincre Pierre, qui remporta le prix des joûtes.

Comme il revenait couvert de lauriers, un chevalier s'approcha de lui, et, après l'avoir longuement complimenté sur sa vaillance, il lui dit :

—Un aussi noble chevalier que vous l'êtes, seigneur Pierre, devrait avoir à sa ceinture longue écharpe de soie brodée au chiffre de gracieuse dame, et sur sa rondache devise mêlée d'un peu d'amour. Jeune homme, plus tard comprendrez qu'il est sur terre un sentiment inséparable de la gloire. L'amour se peut passer de gloire ; la gloire oncques ne pourra se passer d'amour. Besoin lui est d'être soutenue par quelque chose de plus pur que l'ambition, ce désir éternel de hauts faits et de dangers. Si l'on est vainqueur, on est doublement heureux, car faire hommage de son triomphe à une femme aimée, que de joie cela donne au cœur, et combien plus fièrement se balance le panache du casque et résonne l'armure du chevalier ! Vous qui êtes si bien fait de corps aurez bientôt trouvé noble et gentille dame dont la pensée réponde à votre pensée. Quittez la cour de vos parens et allez errer par le monde. Croyez-moi, bientôt y aurez acquis amour et renommée.

II.

Pierre, avec son âme ardente et avide de gloire, se laissa facilement persuader.

Le matin, quelques chevaliers avaient loué la grâce et la beauté de Maguelonne, fille du roi de Naples.

Ils la citaient comme une espèce de prodige ; mais, tout occupé des tournois qui allaient s'ouvrir, le fils de Jean de Cerise avait à peine entendu ce qu'ils disaient.

Le soir on reparla de Maguelonne avec ni plus ni moins d'admiration ; mais le cœur de Pierre était préparé à s'embraser à une étincelle d'amour ; et quand les preux se furent retirés, et qu'il ne resta plus dans la grande salle du manoir que Jean de Cerise et sa noble épouse, Pierre fléchit le genou et les pria instamment de lui permettre d'aller par le monde défendre l'opprimé contre l'oppresseur.

Ce fut après bien des paroles de tendresse, bien des larmes de regret, que le comte et la comtesse accordèrent à leur cher fils ce qu'il demandait.

Jean de Cerise, en permettant à Pierre d'aller voyager, lui parla comme alors les pères parlaient à leurs enfans, quand ils ne devaient plus veiller sur leur vie.

—Prenez bien garde, dit-il, de rien faire de contraire à la noblesse et aux lois de la chevalerie. Aimez Dieu et l'honneur !

Ainsi, l'honneur, cette autre religion de nos bons aïeux, était le premier mot, avec celui de Dieu, qu'on apprenait à l'enfant au berceau, et le dernier que prononçait le père en quittant le fils, fût-ce pour longtemps, fût-ce pour toujours.

III.

La ville de Naples n'était pas ce qu'elle est devenue ; mais alors comme aujourd'hui, le ciel y était le plus pur et le plus beau du monde, et les étoiles se réfléchissaient avec autant d'amour dans les eaux du golfe, et les parfums de la mer se mêlaient avec autant de volupté aux parfums des orangers et des fleurs.

Comme aujourd'hui, on pouvait rêver à la vue de la grotte d'Esculape et du tombeau de Virgile. Les champs de Lavinie étaient remplis de ces mêmes ruines qui nous font souvenir et pleurer.—Les ménestrels, comme aujourd'hui nos poë-